
Hélène Miesse

Francesco Guicciardini, *Consolatoria, Accusatoria et Defensoria*

Édition critique et traduction de l'italien par Florence Courriol, Paris : Classiques Garnier (Textes de la Renaissance, 188), 2013, 338 pages, 39 €

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Hélène Miesse, « Francesco Guicciardini, *Consolatoria, Accusatoria et Defensoria* », *Astérior* [En ligne], 14 | 2016, mis en ligne le 29 juin 2016, consulté le 22 août 2016. URL : <http://asterion.revues.org/2763>

Éditeur : ENS Éditions

<http://asterion.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://asterion.revues.org/2763>

Ce document PDF a été généré par la revue.

Astérior est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Brindisi montre opportunément que l'attitude de Foucault face aux droits des minorités n'est pas juridique, mais éthique – à savoir, fondée sur la soustraction au régime de pouvoir-savoir actuel en nom d'un régime nouveau, à inventer par la pratique collective.

- 7 En conclusion, la généalogie foucauldienne se propose, pour Brindisi, comme une « critique de la raison jugeante » qui invite la philosophie et la sociologie du droit à envisager la pratique du jugement et à tenir compte de la dissémination des discours hétérogènes concourant au jugement. En ce sens, ce livre offre nombre d'éléments profitables pour un renouvellement de ces disciplines, surtout dans la mesure où il rend manifeste la richesse d'une approche portant sur le droit un regard extérieur, tout en offrant par ailleurs une analyse originale et bien documentée du rapport entre Foucault et le droit, à même de joindre dans une lecture d'ensemble convaincante les trois registres d'intervention du philosophe français – à savoir les cours, les livres et les « lignes d'actualisation », comme les appelait Deleuze, représentées par les textes recueillis dans les *Dits et écrits*.

Dante Fedele

Laboratoire Triangle (UMR 5206), ENS de Lyon

Philippe Danino, *Le meilleur ou le vrai. Spinoza et l'idée de philosophie*

Paris, Publications de la Sorbonne (La philosophie à l'œuvre), 2014, 433 pages, 22 €

- 8 Dans cet ouvrage, Philippe Danino part d'un constat qui fut à l'origine de son questionnement : « Jamais, dans son œuvre, on ne voit Spinoza véritablement exposer ce qu'est la philosophie. Cette idée donne lieu, chez lui, à une réflexivité très rare, ne constituant quasiment jamais un objet visé pour lui-même. *Aucune véritable définition*, en particulier, n'en est livrée ou travaillée » (p. 9). Là où nous pourrions y lire une constante de la pensée spinoziste – il n'y a ainsi pas plus de définition unifiée et directrice de la nature humaine, là où l'homme est pourtant la visée fondamentale de sa philosophie –, l'auteur y décèle l'émergence d'un problème : peut-on parler d'unité de sens et d'identité d'usage de l'idée de philosophie ? Y a-t-il, sous-jacente à l'œuvre spinoziste, une conception unifiée et spécifique de la philosophie ou bien n'en trouve-t-on que des usages éclatés et occasionnels, induisant des significations nécessairement diverses ?
- 9 L'auteur procède alors par des différenciations successives, par des démarcations plurielles ayant pour visée de dessiner les contours de ce qui, dans le texte spinoziste, se dessine sans jamais explicitement se dire. Tout d'abord par une contextualisation grâce à l'étude d'autres grands philosophes du XVII^e siècle, « terreau historique partagé » (p. 15) à partir duquel peuvent être identifiées des préoccupations et des problématiques communes et sur fond duquel se distinguera progressivement la spécificité spinoziste. Ensuite, en confrontant la philosophie à ce qui n'est pas elle, par exemple aux usages et manières de vivre de l'ignorant, de l'insensé, du superstitieux ; l'idée est alors de comprendre comment la philosophie se pratique et se définit à même cette pratique. Dans cette démarche, l'objectif est double : élaborer une *géographie* de l'idée de philosophie, soit la comprendre dans son rapport à d'autres champs ; et, ce faisant, essayer d'identifier quelle est sa *géostratégie*, autrement dit, étudier ce qui, dans cette délimitation, relève d'une confrontation, du point de vue de l'objet, du but ou encore de la démarche.

- 10 Ce que Spinoza partage avec ses contemporains, c'est alors, selon l'auteur, des déterminations communes de l'idée de philosophie : « encyclopédisme – même relatif – susceptible de s'énoncer sous une forme systématique, valeur et autonomie de la rationalité, identification à la science et démarcation d'avec la théologie » (p. 56). Ce faisant, l'auteur insiste sur la pratique de la philosophie comme geste de démarcation : entre philosophe et théologien, entre entendement et imagination, entre conception et fiction, etc. Au point peut-être d'oublier momentanément en chemin que le philosophe est aussi homme (avec ses affects, ses imaginations, etc.) et que la philosophie spinoziste est aussi une pensée de la relation avec l'autre, plus qu'une démarche de rupture, de séparation, voire d'exclusion. Et que, comme l'auteur le reconnaîtra par la suite, la philosophie de Spinoza se distingue d'une démarche systématique en se recentrant sur un mode en particulier, l'homme, justifiant alors que l'Éthique soit « le nom (et le sens) de [s]a philosophie » (p. 70). L'ouvrage devient d'ailleurs plus convaincant lorsque l'auteur relève que la philosophie « se présente, chez Spinoza, comme *inséparable de sa pratique même*, ne trouve de signification que *dans et par le mouvement même de son propre exercice* » (p. 87). C'est là une constante de la démarche spinoziste : accorder un statut constitutif à la relation. Le fait de penser « l'espace de la philosophie » comme « constitué de relations » (p. 95) pourrait ainsi être rapproché de la façon dont les corps vivants continuent de se délimiter, de se constituer, de se déterminer à l'occasion de rencontres avec des corps extérieurs et de la manière dont ils en sont affectés. La manière dont se dessine l'idée de philosophie reflète finalement tout un pan de la pensée spinoziste dans son ensemble – réflexion qui pourrait constituer comme un prolongement de cette étude.
- 11 L'auteur en vient alors, dans la partie suivante, à une philosophie en situation, en appliquant à la pensée de Spinoza des outils créés plus tardivement dans l'histoire des idées : les concepts d'espace, de topographie, de topologie mobilisés en vue de cartographier, de façon toujours dynamique, des mouvements de pensée et des démarches réflexives. La méthode fonctionne bien et permet de qualifier les formes de relations qu'entretient le philosophe avec le vulgaire, selon les champs de rencontre et les domaines concernés : « relations d'adaptation, de partage ou d'alliance selon qu'il regarde le social, l'éthique ou le politique » (p. 131). Cela dit donc beaucoup, avec une attention marquée aux différents contextes, de la tonalité de la pensée spinoziste au-delà de la seule question de l'idée de la philosophie que l'on peut dégager des textes de Spinoza. Et cela permet en conséquence de réinscrire cette idée de philosophie dans le monde de la vie, en la distinguant du philosophe qui la pratique et qui, lui, reste homme et donc sujet à l'ignorance et à l'imagination. Comme le relève l'auteur, « faire erreur ou penser inadéquatement sur tel ou tel point, ce n'est ni cesser à certains moments d'être philosophe, ni être un usurpateur ou un raté, indigne de cette activité qui se nomme philosophie » (p. 150).
- 12 Nous sommes donc là dans une topologie qui se donne pour objet, plus que de tracer des territoires réservés, des catégories figées d'individus et des frontières infranchissables, bien plutôt d'organiser des coexistences, de dessiner les conditions de diverses activités selon les contextes, selon les situations, selon les moments. Ce qui justifie alors de parler avec l'auteur d'une « topologie mouvante, faite d'espaces variables que dessinent des limites mobiles » (p. 262). Les processus mis au jour deviennent le symbole d'une pensée immanente, d'une pensée de l'inclusion, mais aussi d'une pensée de l'exigence et du travail toujours en cours, toujours remis à l'ouvrage. La possibilité de faire

n'est pas limitée à ce qui ne peut pas ne pas être fait, l'absence de jugement n'est pas assimilée à l'idée que tout se vaudrait, et de façon liée, la « liberté de philosopher » que défend Spinoza ne saurait « être seulement liberté d'opiner » (p.333). Ceci n'est pas simplement un constat : c'est pour l'auteur l'occasion de rouvrir, à partir de son questionnement et de sa perspective tout à fait singuliers, l'épineuse question du langage philosophique : dans quelle mesure ce dernier est-il possible, envisageable, si les mots sont ceux du corps et s'il ne s'agit pas d'en créer de nouveaux ?

- 13 L'auteur aboutit à alors à une sagesse (ou une philosophie ?) qui est indissociablement théorique et pratique, de même qu'à une « vraie philosophie » (ou une sagesse ?) qui est « la pratique propre d'un certain usage de soi » (p.370). Si cet entremêlement final entre sagesse et philosophie peut sembler tomber dans l'écueil d'oublier que les non-philosophes sont tout autant hommes que les philosophes (ce qui transparaît dans la remarque selon laquelle « l'homme sage est au *summum* de sa nature d'homme », p.391), et si le fait de parler de « philosophie du progrès » à propos de la pensée spinoziste peut sembler donner au cheminement une linéarité qui n'est pas de l'ordre de l'humain, on ne peut être que convaincu, au terme de ce parcours, par l'idée d'une philosophie comme mouvement et comme chemin (peut-être sans aller jusqu'à parler de « terme »), articulée « à une anthropologie (du *conatus*) qui s'enracine elle-même dans une ontologie (de la puissance) » (p.394).
- 14 La démarche de reconstituer une théorie de l'idée de philosophie à partir de la pratique du philosophe, aboutissant à la comprendre comme « mouvement d'autoproduction dans un système de rencontres » (p.398), se révèle donc, au terme du parcours, convaincante et fructueuse. Elle a consisté à considérer la philosophie non comme un thème (ce qui justifie l'absence de définition explicitement formulée), mais comme un acte, ce qui est d'une grande convenance avec la pensée spinoziste dans son ensemble. L'étude de l'idée de philosophie, question qui pouvait sembler assez restreinte au premier abord, ouvre une nouvelle approche d'autres thématiques spinozistes. Si la vraie philosophie est « celle qui déploie toutes ses conséquences » (p.402), nous inviterions volontiers le lecteur à tirer les fils et enjeux de cette étude, notamment autour de l'intrigante idée de « *conatus* philosophique », abordée sans être développée pour elle-même.

Julie Henry

Centre de lutte contre le cancer Léon Bérard - Institut d'histoire de la pensée classique (UMR 5037), ENS de Lyon

Francesco Guicciardini, *Consolatoria, Accusatoria et Defensoria*

Édition critique et traduction de l'italien par Florence Courriol, Paris : Classiques Garnier (Textes de la Renaissance, 188), 2013, 338 pages, 39 €

- 15 Publiés pour la première fois en 1867 par Giuseppe Canestrini et aujourd'hui offerts en traduction au public français par Florence Courriol, les textes sont ceux de la *Consolatoria*, de l'*Accusatoria* et de la *Defensoria*, rédigés en 1527 par l'homme d'État et historiographe florentin Francesco Guicciardini, peu de temps après la terrible mise à sac de Rome par les lansquenets de l'armée impériale. Principal instigateur de la ligue conclue à Cognac en mai 1526 pour refréner la politique expansionniste de Charles Quint en Italie, Guicciardini